Archéologie des monastères du premier millénaire dans le Centre-Est de la France. Conditions d'implantation et de diffusion, topographie historique et organisation

Sébastien Bully

Édition électronique

URL : <https://journals.openedition.org/cem/11085>
DOI : 10.4000/cem.11085
ISSN : 1954-3093

Éditeur

Centre d'études médiévales Saint-Germain d'Auxerre

Édition imprimée

Date de publication : 15 août 2009
Pagination : 257-290
ISSN : 1623-5770

Référence électronique

Sébastien Bully, « Archéologie des monastères du premier millénaire dans le Centre-Est de la France. Conditions d'implantation et de diffusion, topographie historique et organisation », *Bulletin du centre d'études médiévales d'Auxerre | BUCEMA* [En ligne], 13 | 2009, mis en ligne le 04 décembre 2009, consulté le 22 septembre 2022. URL : <http://journals.openedition.org/cem/11085> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/cem.11085>

Ce document a été généré automatiquement le 22 septembre 2022.

Creative Commons - Attribution - Pas d'Utilisation Commerciale - Partage dans les Mêmes Conditions
4.0 International - CC BY-NC-SA 4.0
<https://creativecommons.org/licenses/by-nc-sa/4.0/>

Archéologie des monastères du premier millénaire dans le Centre-Est de la France. Conditions d'implantation et de diffusion, topographie historique et organisation

Sébastien Bully

- ¹ Lorsqu'en 1997 le Conseil national de la recherche archéologique publiait le bilan 1990-1994 de la recherche en France et sa nouvelle programmation, figurait parmi les thèmes prioritaires : « Les origines et les fonctions des premiers bâtiments monastiques : églises et organisation des bâtiments communautaires, relations entre architecture et règle monastique »¹. Il était alors rappelé que l'on ne savait rien des fondations colombaniennes et très peu des abbayes carolingiennes. Depuis lors, des études en cours au moment de la rédaction de ce bilan ont été achevées, des travaux anciens ont été repris et des synthèses ont parfois été publiées, comme ce fut le cas, par exemple, pour les sites majeurs de Saint-Germain d'Auxerre², de Saint-Victor de Marseille³, de Saint-Denis⁴, de Ganagobie⁵ ou bien encore d'Hamage⁶. L'ampleur de ces travaux, dont les débuts parfois pionniers dans la discipline remontaient à plusieurs décennies⁷, et la qualité des résultats ne doivent pourtant pas occulter le fait que les premiers monastères en France restent largement méconnus à de multiples égards, en dépit d'abondantes études sur les sources écrites (*vitæ*, *gestæ*, chartes...). Les premiers monachismes en Gaule sont en effet un domaine où la recherche historique à partir des sources écrites est très présente depuis longtemps⁸. On ne dénombre plus les études, articles, publications et autres travaux universitaires portant sur les monastères martinien de Ligugé et de Marmoutiers dans le dernier quart du IV^e siècle, sur les établissements provençaux-rhodaniens de Lérins, Marseille, Arles, Lyon, Vienne des V^e-

VI^e siècles, jurassiens du V^e siècle, ou encore sur les fondations colombaniennes et iro-franques de la France septentrionale de la fin du VI^e-VII^e siècle ⁹.

Localisation des principaux monastères du premier millénaire évoqués dans le projet de recherches

- 2 Les études archéologiques portant sur des ensembles abbaciaux, églises ou bâtiments conventuels, ne manquent pas non plus, comme en témoigne le foisonnement des notices d'actualités publiées dans la revue *Archéologie médiévale*, dans l'*Annuaire des opérations de terrains en milieu urbain* publié par le CNAU, et, dans une moindre mesure, dans le *Bulletin monumental* de la Société française d'archéologie. Le développement et l'institutionnalisation de l'archéologie préventive, avec son lot de diagnostics et de fouilles en préalable aux différents travaux d'aménagements, y contribuent pour une large part. Mais dans l'ensemble, l'impact de ces recherches est surtout perceptible sur notre connaissance des établissements monastiques en milieu urbain et porte avant tout sur les ordres de la fin du Moyen Âge et de l'époque moderne. Leurs traces dans le paysage monumental actuel y sont pour beaucoup, comme l'importance en nombre de ces fondations. Et, lorsque des travaux ont porté sur des établissements bénédictins, rares sont les vestiges antérieurs aux X^e-XI^e siècle qui ont été découverts ou atteints. L'étude récente d'un grand bâtiment d'accueil carolingien à l'abbaye Notre-Dame de Nevers reste exceptionnelle ¹⁰. Quant à la recherche programmée ou semi-programmée, elle s'est essentiellement penchée sur des problématiques spécifiques – comme l'hydraulique monastique, les granges cisterciennes – ou des questions intrinsèques aux différents ordres monastiques, à travers, le plus souvent, des études monographiques – abbayes de Fontevraud, Sénanque, Vauclair, Psalmodi, etc. Concernant les établissements anciens, le bilan énoncé en 1997 reste d'actualité.
- 3 Le Centre-Est de la France, zone sur laquelle j'aspire à me concentrer dans le cadre de mes recherches, se présente justement comme le berceau et un espace de ramification de mouvements monastiques parmi les plus importants de Gaule, de par leur précocité, leur ampleur ou leur postérité. En l'occurrence, il s'agit principalement, mais pas exclusivement, des fondations des Pères du Jura dans la première moitié du V^e siècle,

des monastères de Colombran, au pied des Vosges, à la fin du VI^e siècle, et des établissements carolingiens bénédictins de Baume et de Gigny, sur les marches du Jura, qui furent à l'origine de Cluny au début du X^e siècle.

- 4 Lorsque j'évoque un programme de recherches sur ces foyers monastiques majeurs du Centre-Est de la France, c'est dans la perspective d'un apport plus large à la connaissance de l'histoire du monachisme occidental du haut Moyen Âge.
- 5 Ces recherches s'inscrivent dans la continuité des différents programmes que j'ai engagés ces dernières années à travers, notamment, l'étude de la topographie sanclaudienne dans le cadre des fouilles de l'ancien palais abbatial et de ma thèse de doctorat, les sondages et la fouille programmée de l'ancienne église Saint-Martin (depuis 2008) effectués dans l'espace de l'ancienne abbaye de Luxeuil, les sondages et les études d'archéologie du bâti menées sur les églises monastiques de Saint-Lupicin et de Baume-les-Messieurs. Elles bénéficient également de mes travaux menés en parallèle sur le monastère Saint-Pierre d'Osor en Croatie, ouvrant ainsi un volet comparatif dans un espace historique et géographique présentant des différences notables – romanisation précoce, appartenance au monde byzantin, contexte insulaire –, tout en restant dans un espace culturel proche.
- 6 Il est nécessaire de souligner que la programmation d'une recherche sur les différents aspects du monachisme du premier millénaire permettra, seule, de suppléer le champ d'investigation bien particulier de l'archéologie préventive et le retard pris vis-à-vis d'autres pays. En effet, l'archéologie préventive, par définition, porte exclusivement sur des sites susceptibles d'être atteints par des travaux liés, pour une très grande part, à l'aménagement du territoire et des villes. Si cela a permis de renouveler profondément certaines problématiques depuis une vingtaine d'années – comme le fait urbain ou l'habitat rural du haut Moyen Âge –, la spécificité des premiers monastères – isolement, permanence de l'occupation, site classé, etc. –, fait que les travaux en archéologie préventive investissent peu ce champ de la recherche, à quelques exceptions près.
- 7 De fait, en l'absence d'une véritable programmation de la recherche et d'opérations préventives sur ces questions, on constate globalement un net retard de la France vis-à-vis des pays voisins, en particulier les pays anglo-saxons, l'Italie ou la Suisse. Ce constat a pu être dressé notamment lors du colloque international organisé à Castel San Vincenzo (Italie) en septembre 2004 sur le thème des monastères du haut Moyen Âge ¹¹. L'archéologie monastique est depuis longtemps développée en Irlande ¹². Dans les pays anglo-saxons, on songera plus particulièrement aux travaux de Rosemary Cramp sur Wearmouth et Jarrow ¹³ et aux nombreuses fouilles sur de grandes surfaces, comme pour les établissements de Brandon, Flixborough, Whitby, Hartlepool, Nazeingbury ou encore Whithorn (Écosse) ¹⁴. Depuis les années 1970, des fouilles exhaustives ont également porté en Italie sur les monastères de San Salvatore de Brescia, de la Novalèse, et plus récemment de San Vincenzo al Volturno ou bien encore de San Sebastiano at Alatri ¹⁵. Mais c'est surtout avec notre voisin suisse que le retard de la recherche dans le domaine de l'archéologie monastique est le plus criant, ainsi que nous allons le voir dans le développement de ce programme.

Le Centre-Est de la France : un « laboratoire d'expériences monastiques »

Le choix du secteur géographique

- 8 Par la notion de Centre-Est, j'ai souhaité circonscrire une aire géographique qui ne soit pas contingentée aux limites administratives actuelles, mais qui prenne en compte les réalités historiques de la région de Franche-Comté et de ses marges rhône-alpine, bourguignonne et lorraine. La frontière avec la Suisse limite le champ d'investigation au versant occidental du massif jurassien, mais la prise en compte de ce territoire dans le cadre d'une réflexion générale est indispensable en raison des liens unissant les deux côtés de la frontière et des recherches qui ont été menées sur les monastères suisses.
- 9 Aussi, le terme générique de « Centre-Est » se veut le reflet d'une géographie historique allant de la *Provincia Maxima Sequanorum* du III^e siècle au royaume de Bourgogne du X^e siècle, d'une géographie physique comprise entre Jura et Vosges, et d'une géographie ecclésiastique axée principalement autour du diocèse de Besançon et de ses marges.

Présentation synthétique des monastères visés par le projet de recherches

- 10 La connaissance historique sur le monachisme régional a été largement renouvelée depuis quelques années. Sans décliner une bibliographie exhaustive, on citera plus particulièrement les travaux de Gérard Moyse sur le monachisme du diocèse de Besançon¹⁶, d'Adalbert de Vogüé sur l'origine et la diffusion des usages et des règles monastiques précoces¹⁷, de François Martine avec son édition de la *Vie des Pères du Jura*¹⁸, de Bernard de Vregille sur les établissements bisontins¹⁹ et, plus récemment, de la thèse d'Isabelle Rosé sur l'abbé Odon, traitant indirectement des origines jurassiennes de Cluny²⁰. Ces chercheurs ont pris le relais, tout en dépoussiérant d'anciennes voies et en éclairant de nouvelles, d'érudits comtois tel le jésuite Pierre-François Chifflet (1592-1682)²¹ et, dans une moindre mesure, de Jules Doyen de Trévillers, compilateur d'une histoire traditionnelle réécrite par les curieux de l'Ancien Régime à partir des légendes médiévales²² et des rédacteurs de la vie des saints de Franche-Comté²³. La région ne déroge pas aux habituelles monographies rédigées par des érudits locaux, souvent des ecclésiastiques, et qui constituent la première marche de la connaissance à laquelle l'ensemble des travaux postérieurs feront référence²⁴.
- 11 En faisant en partie appel aux travaux cités *supra*, je donnerai ici une très brève notice historique rappelant les principales données concernant les « monastères sources ».

Les monastères jurassiens

- 12 Les vallées du haut Jura ont accueilli à la fin de l'Antiquité des monastères qui figurent parmi les plus précoces fondations de Gaule. Les Pères du Jura, Romain, Lupicin et Oyend, ont été à l'origine d'une puissante abbaye dont l'histoire, débutée dans les années 430-435, s'est achevée seulement au XVIII^e siècle.
- 13 Les premières décennies de Condat – appellation primitive de l'abbaye de Saint-Claude – sont relatées dans la *Vita Patrum Jurensium* rédigée par un moine anonyme dans les

années 512-515²⁵. À l'imitation des moines orientaux d'Égypte et de Palestine, Romain, originaire de l'actuel département de l'Ain, se retire dans les « solitudes jurassiennes » pour y mener une vie d'ermite après une formation dans un monastère lyonnais²⁶. Selon le récit de l'Anonyme, il s'installe sous un sapin, à la confluence de deux rivières. Il est rejoint dans un premier temps par son frère cadet Lupicin, puis par deux jeunes clercs de Nyon (Suisse). Les disciples devenant de plus en plus nombreux, l'ermitage se transforme peu à peu en communauté monastique. Un second monastère placé sous l'autorité de Lupicin est créé au lieu-dit Lauconne – actuel village de Saint-Lupicin – à une dizaine de kilomètres à l'ouest de Saint-Claude. L'établissement aurait accueilli environ cent cinquante moines dans les années 460. La sœur des deux saints, à laquelle la tradition donne le nom de Yole, fonde à son tour, à environ six kilomètres de Saint-Lupicin, un établissement de moniales à La Balme – Saint-Romain-de-Roche, commune de Pratz –, qui aurait compté jusqu'à 105 religieuses. On attribue aux Pères du Jura d'autres monastères, dont le plus probable est celui de Romainmôtier en Suisse.

- 14 L'histoire de l'abbaye est ensuite largement méconnue entre le VI^e et le XI^e siècle, faute de sources écrites et archéologiques.
- 15 Cette toute première implantation du monachisme en Séquanie s'insère dans un vaste mouvement déjà engagé en Occident. Le monastère de Lérins est fondé par saint Honorat au début du V^e siècle, de même que les deux établissements de Cassien à Marseille. Leur exemple est suivi jusque dans les régions de Vienne et de Lyon, où saint Romain est initié²⁷. Ces foyers formèrent un relais aux modèles orientaux et contribuèrent à leur diffusion dans le Jura.

Les monastères colombaniens

- 16 C'est plus au nord, dans le département actuel de la Haute-Saône, que s'est établi, près d'un siècle et demi après les fondations jurassiennes du sud du diocèse, Colomban, dont les fondations directes ou indirectes connaîtront une ampleur inégalée jusqu'alors. Longtemps discutée, la date d'arrivée de l'évangéliste irlandais au pied des Vosges est actuellement généralement admise entre les années 570 et 590²⁸. Le récit de l'arrivée puis de l'implantation de Colomban et de ses douze compagnons nous est donné par Jonas de Bobbio vers 640²⁹. Dans un premier temps, les moines réoccupent un ancien *castrum* appelé *Annagrates*. Cette appellation extraite de la *Vita* de saint Colomban est la seule mention du premier établissement d'Annegray, dans la vallée haute saônoise du Breuchin, à environ 11 km à l'est de Luxeuil. Assez rapidement, Colomban fonde un second monastère dans, nous dit Jonas, « les ruines d'un ancien poste militaire qui avait été solidement fortifié et s'appelait autrefois *Luxovium* ». L'abbaye de Luxeuil est née dans ces dernières décennies du VI^e siècle. Le nombre toujours plus important de moines a entraîné la fondation d'un troisième monastère, Fontaine, à quelques kilomètres au nord-ouest de Luxeuil, devenu entre-temps l'abbaye principale du groupe. L'hagiographe de Colomban, au détour d'une description des activités agricoles, mentionne la présence de 60 moines à Fontaine ; la *Vie* tardive de saint Valbert, troisième abbé de Luxeuil, fait état de 220 moines à Luxeuil, chiffre invérifiable, mais acceptable selon G. Moysse. Fontaine et Annegray tombèrent dans l'oubli, encore que toujours cités au IX^e siècle.
- 17 Durant tout le haut Moyen Âge, l'abbaye de Luxeuil est un phare spirituel et culturel en Occident. De l'activité du *scriptorium* aux VII^e-VIII^e siècles, on conserve notamment le

lectionnaire de Luxeuil ³⁰, qui a donné son nom au plus ancien type français d'écriture minuscule : « l'écriture de Luxeuil » ³¹.

- 18 Coloman et ses disciples sont à l'origine de la fondation d'une cinquantaine de monastères, dont la plupart ont compté parmi les plus importants et les plus influents durant les périodes mérovingiennes et carolingiennes ³². De plus, les successeurs de Coloman ont participé activement à la diffusion de la règle de saint Benoît avant son adoption par l'ensemble des établissements de l'empire de Louis le Pieux à partir de 817 ³³.

Des monastères carolingiens à l'origine de Cluny

- 19 *Cellula/cella* et *monasterium* sont les qualificatifs retenus pour désigner Baume en 869 et Gigny vers 890-900. C'est de ces deux établissements des contreforts du Jura, aux origines modestes, notamment pour le premier, qu'est parti l'abbé Bernon pour fonder Cluny en 909.
- 20 L'abbaye de Baume-les-Messieurs se caractérise d'emblée, avant toute considération historique, par le choix de son emplacement au fond d'une profonde reculée jurassienne. Mais elle conserve surtout l'essentiel de ses bâtiments claustraux, à l'exception du cloître, remplacé par une simple cour, organisés autour de sa grande église abbatiale. Seule cette dernière présente une architecture romane – mal datée entre les XI^e et XII^e siècles – immédiatement perceptible en dépit des remaniements de son chœur à la fin du Moyen Âge. Si les origines du monastère se perdent dans des légendes douteuses, comme celle d'une fondation colombanienne mérovingienne, unanimement rejetée, c'est entre la fin du IX^e et le X^e siècle que l'abbaye prend toute son importance avec l'abbatit de Bernon. Et, au-delà, les sources évoquent un établissement actif et créatif pour ce X^e siècle si mal connu, dont les usages déjà en vigueur feront bientôt l'originalité de Cluny, ainsi que nous le rapportent les coutumiers de la grande abbaye bourguignonne. Le constat de pratiques, appelées par la suite « clunisiennes », est proposé également par les historiens des sources écrites pour Gigny, abbaye jumelle de Baume. Cette dernière occupe une situation légèrement plus méridionale, dans la douce vallée du Suran, dernier avatar du plissement jurassien avant la plaine bressane. Selon un schéma courant à l'époque carolingienne, sa fondation résulte de la donation d'une *villa* – au sens d'un domaine foncier, mais où le lotissement n'est pas obligatoirement garanti – appartenant en propre à la famille de Bernon. Contrairement à Baume, les bâtiments conventuels médiévaux ont disparu dans leur quasi-totalité, mais le plan cadastral du village actuel en conserve le souvenir. Les restaurations gothiques et modernes n'ont pas gommé l'essentiel de l'architecture romane du début du XI^e siècle de l'ancienne église abbatiale Saint-Pierre.
- 21 Les monastères de Baume et de Gigny sont souvent associés à la préhistoire de Cluny, mais les relations avec leur fille furent cependant souvent conflictuelles : Gigny et Baume devinrent des prieurés de Cluny en 1076 pour le premier et définitivement en 1186 pour le second.

Les axes de la recherche

- 22 À travers ces quelques monastères, on s'aperçoit – constat par ailleurs déjà ancien et souvent décliné – qu'entre le V^e et le X^e siècle, le Centre-Est de la France est à la

convergence de phénomènes monastiques puisant leurs origines dans des usages orientaux, celto-irlandais ou bénédictins. Cette dernière règle, mâtinée des précédentes, devint d'ailleurs commune à l'ensemble de nos monastères. On a abondamment disserté sur les distinctions ou, au contraire, sur les ressemblances, que ces origines géographiques et plus encore spirituelles, avaient pu entraîner dans le quotidien de ces religieux, dans leurs conduites individuelles et collectives, dans leur rapport au monde et à l'espace social ou encore dans l'élaboration de leur identité.

- 23 Face à ces interrogations et au débat qu'elles suscitent, mon projet de recherche se propose d'aborder un certain nombre de questions par le biais de l'archéologie, discipline encore peu présente dans ce domaine et en particulier dans cette aire géographique, véritable laboratoire d'expériences monastiques.

La construction de l'espace : les conditions d'implantations et de diffusion

Hiatus ou permanence d'occupation

- 24 Les récits relatant les fondations de Condat et de Luxeuil présentent un point commun : celui de l'arrivée des saints fondateurs dans un lieu désert ou abandonné. Longtemps accepté sur la seule foi des récits hagiographiques et en l'absence de découvertes archéologiques – liée rappelons-le à l'absence de recherches – ce *topos* hagiographique puisant ses références chez les Pères du désert doit être aujourd'hui réexaminé.
- 25 Sur ce point, l'archéologie a déjà démontré l'existence d'une occupation gallo-romaine antérieure à la fondation du monastère des Pères du Jura à Saint-Claude, totalement ignorée jusqu'alors³⁴. La question se pose en d'autres termes à Luxeuil et à Annegray puisque Jonas de Bobbio mentionne la réoccupation de *castra* qui auraient été abandonnés bien avant l'installation des moines. Mais selon ce même auteur, des paroissiens, sous la conduite d'un prêtre nommé Winioc, sont déjà présents à Luxeuil au moment de l'arrivée des moines irlandais, ou peu de temps après³⁵. Nous verrons que cette question de la permanence de l'occupation du site de Luxeuil, et surtout d'une christianisation antérieure à l'arrivée de Colomban, peut trouver des éléments de réponses à partir des recherches engagées.
- 26 On ignore toujours, dans le cas de Saint-Claude, à quelle forme d'occupation antique a succédé l'ermitage, puis le monastère primitif, et si la nature de cette occupation antérieure a été déterminante dans le choix de l'emplacement du monastère, comme cela pourrait avoir été le cas à Luxeuil. Un sondage archéologique mené à l'emplacement de l'ancien cloître de l'abbaye colombanienne démontre en effet la réutilisation à l'époque mérovingienne d'une construction gallo-romaine monumentale, vraisemblablement publique³⁶. Un autre sondage, ouvert au nord de l'ancienne abbatale, a également mis au jour les vestiges d'une construction monumentale de l'Antiquité tardive (V^e siècle), accueillant des inhumations à partir du haut Moyen Âge³⁷. Ces exemples semblent témoigner de la prise en compte de structures antiques antérieures et nous questionnent, dans ce cas précis, sur le statut d'une agglomération gallo-romaine possédant de tels monuments alors que, jusqu'à présent, seuls des thermes publics plus au nord lui étaient reconnus. La réaffectation de constructions de l'Antiquité tardive nous placerait-elle dans la perspective d'une continuité d'occupation et/ou de siège de pouvoir ? Quel sens devons-nous accorder au

terme de *castrum* dans le récit d'un moine de la première moitié du VII^e siècle ? La réutilisation de bâtiments antiques à l'époque mérovingienne, notamment dans un cadre funéraire, n'est pas une nouveauté³⁸, mais elle l'est beaucoup plus pour des complexes monastiques, même si la réoccupation d'un *vicus* ou d'une *villa* est également attestée par Grégoire de Tours dans le cas de la fondation de Ligugé par saint Martin. Un rapide survol des fondations iro-franques laisse entrevoir toute l'ampleur de cette question. Citons seulement le cas de l'abbaye de moniales de Jouarre (Seine-et-Marne) fondée entre 629 et 637, d'après le récit de Jonas de Bobbio, à l'intérieur du *saltus* d'une famille aristocratique³⁹. Le monastère est situé sur un promontoire occupé à l'époque romaine et dominait une voie antique. Généralement interprétés comme une *villa*, les vestiges antiques en cours de réexamen pourraient s'avérer plus complexes qu'ils ne l'avaient été jugés jusqu'à présent. Les récits hagiographiques relatent encore la fondation, par saint Amé, du monastère du Saint-Mont (Vosges) vers 620 dans le *castrum* abandonné du Mont-Habend⁴⁰. La nature de l'occupation comme sa chronologie sont toujours sujettes à discussion, en dépit des recherches archéologiques déjà anciennes menées sur le site, mais un mobilier résiduel de l'Antiquité tardive a cependant été relevé sur le mamelon fortifié. À Besançon même, Saint-Paul, première abbaye attestée de la cité épiscopale, est fondée avant 630 par saint Donat, disciple de Colomban, à l'emplacement d'un *Palatium*, selon le terme employé par Jonas. Les fouilles archéologiques anciennes⁴¹, comme les plus récentes⁴², démontrent l'existence dans ce secteur de ce qui est interprété comme une grande et luxueuse *domus* du III^e siècle, peut-être semi-publique, parfois identifiée comme le palais du gouverneur. Mais la partie fouillée n'a pas permis de lever le voile sur le rapport entre le monastère et les vestiges antiques.

- 27 On cherchera donc à comprendre à quels objectifs répondent ces fondations en termes de représentation spatiale et d'autorité, si les conditions d'implantations sont les mêmes pour un monastère de femmes et d'hommes, si les monastères jurassiens et colombaniens suivent un processus de fondation analogue ou proche.
- 28 D'emblée, la personnalité des fondateurs et de leurs compagnons et disciples, telle que nous la rapportent les récits hagiographiques, laisse supposer que la mission apostolique serait plus développée – sinon primordiale – chez les Irlandais qu'elle ne l'est chez les Gallo-romains du Jura. Mais Colomban, comme les Pères du Jura, est perçu par ses contemporains comme un thaumaturge et confère par conséquent à la visite de leurs monastères des vertus thérapeutiques. Aussi, une autre piste de recherches pourrait-elle être ouverte en mettant en perspective nos connaissances sur les sanctuaires gallo-romains – sanctuaire à ex-voto/thermes de Luxeuil et sanctuaire/balnéaires de Villards d'Héria dans le haut Jura – avec la permanence d'occupation des sites – ou leur maintien dans le paysage – et la fondation des monastères.

Rapport avec les axes de circulation

- 29 À Saint-Claude même, les vestiges antiques découverts à ce jour font pâle figure par rapport à l'abondance des découvertes luxoviennes⁴³. C'est donc sur une autre piste de recherches que celle d'une agglomération qu'il faudrait s'orienter, même si l'hypothèse d'un simple *vicus* ou d'une *villa* ne peut être écartée. Une permanence de l'occupation, sinon sur le site même, du moins dans les environs proches de l'abbaye, se fait jour avec les prospections pédestres. Ces toutes dernières années ont en effet révélé une occupation de l'âge du fer jusqu'au haut Moyen Âge sur un imposant promontoire

rocheux scandé en plateaux à moins de 5 km au sud de Saint-Claude. Le site de hauteur domine la vallée de la Bienne à proximité d'un secteur de franchissement ancien de la rivière, au toponyme évocateur de Brives (pont). On s'interrogera donc sur un éventuel rapport entre le choix géographique de l'implantation de la retraite de saint Romain, rapidement suivi de la construction d'un monastère si l'on se fie à l'Anonyme, et la volonté de jalonner une nouvelle voie de circulation à travers la haute chaîne jurassienne en direction du bassin lémanique en Suisse ou de tirer bénéfice d'un réseau plus ancien. Cet axe de recherche, qui n'a jamais été exploré, devra prendre en compte les spécificités géographiques du massif jurassien et l'absence de données sur un sujet où beaucoup reste à faire⁴⁴. Au-delà de la trouée de Belfort au nord (territoire de Belfort), de la cluse de Nantua au sud (Ain), et du col de Jougne entre les deux (Doubs), traditionnelles voies de franchissements attestées depuis la protohistoire, la montagne aurait été infranchissable. Est-ce uniquement la recherche de solitude qui a entraîné l'implantation de Condat à la confluence de vallées au pied de la haute chaîne ? Les premiers ermites auraient pu en effet bénéficier de la solitude à quelques kilomètres seulement du site de Saint-Claude, sur les hauts plateaux à près de 1 200 m d'altitude. Les vallées en revanche, sont des axes de pénétration dans le massif. Dans quelle mesure les monastères auraient-ils endossé dès l'Antiquité tardive le rôle des *mansiones* et autres *mutationes* des voies romaines ? À titre comparatif, on songera à la position de certains monastères alpins comme ceux situés, par exemple, le long du passage du Grand-Saint-Bernard ouvert au milieu du I^{er} siècle apr. J.-C. Les études historiques et les recherches archéologiques actuelles nous assurent que Saint-Maurice d'Agaune, aux portes du Valais, remonte à l'Antiquité tardive – avant la donation de Sigismond en 515 –, alors que le monastère de Bourg Saint-Pierre, à mi-flanc de montagne, est connu par les sources dès le IX^e siècle. Son pendant dans la vallée d'Aoste, le prieuré Saint-Oyend, apparaît dans la documentation au XI^e siècle. Le choix du vocable de ce prieuré pourrait d'ailleurs trahir une origine plus ancienne, peut-être contemporaine de la diffusion du culte de saint Oyend – troisième père du Jura – dans les régions alpines, comme ce fut le cas de la crypte du haut Moyen Âge de l'église Saint-Laurent de Grenoble.

- 30 Si l'on revient dans le Jura, le prieuré Saint-Maurice, sur la grande voie du col de Jougne, pourrait avoir assuré cette fonction, mais depuis quand ? Dans son état actuel, la petite église prieurale date du XII^e siècle seulement, alors que sa possession par Saint-Maurice d'Agaune remonterait au moins à l'époque carolingienne⁴⁵. Plus au nord, la fondation du monastère luxovien de Moutier-Grandval par le duc d'Alsace Gundoin vers 640, aurait été motivée par la volonté de contrôler la voie antique empruntant le col de Pierre-Pertuis⁴⁶. Dans le cas présent, et à l'instar des autres établissements pouvant participer à la mise en place d'un « dispositif colombanien » dans le massif jurassien, on assisterait à des créations *ex nihilo* – à l'exception de la reprise du Romainmôtier des Pères du Jura –, qui diffèrent des cas évoqués *supra*. Déjà, le choix du site d'Annegray par Colomban, puis de celui de Bobbio en Italie, pourrait avoir été déterminé par la proximité d'une voie ou d'un carrefour de voies antique, comme en témoignent par exemple les vestiges imposants du pont en partie romain au pied du monastère de Bobbio.
- 31 Ce faisceau de présomptions méritera d'être réexaminé afin d'être précisé et d'en saisir le sens et la portée.

Rapport avec l'exploitation du milieu

- 32 Il est un autre aspect que le contrôle et le jalonnement des voies auquel la recherche archéologique permettrait de répondre : il s'agit de l'exploitation des ressources naturelles par les moines. Ainsi, de récentes fouilles préventives et des prospections ont mis en évidence ce que d'aucuns résument comme une « ruée vers le fer » dans le massif jurassien au VII^e siècle. Il est notable que deux des principaux sites ayant révélé d'importants ateliers de métallurgie mérovingiens soient localisés à proximité de monastères anciens : le site du Curtillet à Pratz ⁴⁷ (département du Jura) et le site de Develier-Courtételle ⁴⁸ (Jura Suisse). Le premier se situe à quelques kilomètres des monastères de Saint-Lupicin et de la Balme du V^e siècle ; le second est à quelques kilomètres du monastère colombanien du VII^e siècle de Moutier-Grandval.
- 33 Le rapport qui s'est établi entre les fondations précoces et d'autres ressources naturelles (comme le sel) mériterait d'être étudié.
- 34 Ces quelques pistes de réflexion pourraient alimenter une recherche prospective sur la place et le rôle des monastères dans la colonisation ou – la recolonisation – des *joux* jurassiennes et vosgiennes, en lien avec l'exploitation du milieu, bien avant les grands essartages de l'an Mil.

Mis en place des « réseaux »

- 35 Colonisation et/ou jalonnement de voies posent la question de la diffusion des fondations monastiques ou de l'« essaimage », pour reprendre l'image traditionnelle. Pour le seul diocèse de Besançon et ses marges, la tradition fait état de la fondation de quatre-vingt-dix monastères avant l'an Mil : un examen historique critique en conserve moins de trente ⁴⁹. Dans certains cas, on ignore même la localisation d'établissements, notamment pour les plus précoces, ou encore la réalité de leur existence, partagée entre mythe historiographique régional et sources historiques tardives. C'est le cas par exemple du monastère de *Maximiacus* fondé par saint Lothain au V^e siècle sur les coteaux du Revermont jurassien ⁵⁰. À la nécessité de réexaminer des légendes médiévales a répondu une approche hypercritique nécessaire, mais pour laquelle seules les sources textuelles ont été considérées. C'est ainsi que l'on ne retient que quatre fondations jurassiennes (avec Romainmôtier) en dépit du récit de l'Anonyme faisant état de multiples fondations ⁵¹, ou de celui de Grégoire de Tours qui précise que ce nombre s'élevait à douze ⁵².
- 36 Concernant les établissements colombaniens ou luxoviens – dans le sens où les fondations ne sont pas seulement le fait de Colomban, mais également d'abbés de Luxeuil –, les critères d'évaluation très stricts excluant toutes les *Vitae* tardives et les copies de diplômes ont réduit le nombre de fondations – en excluant par exemple Arlay, Poligny et bien d'autres encore. Pourtant, les recherches archéologiques menées en Suisse démontrent parfois que l'on ne peut pas retrancher systématiquement de la liste des fondations précoces des sites pour lesquels les sources textuelles crédibles font défaut. Ainsi, la fouille de l'église Saint-Pierre du monastère de Sainte-Ursanne a révélé une église funéraire monastique et des sarcophages mérovingiens ⁵³, là où les sources anciennes étaient considérées comme des interpolations tardives ⁵⁴. Combien d'autres exemples encore l'archéologie pourrait-elle démontrer ? Pour la seule abbaye de Saint-Claude, les origines de plus d'une vingtaine de prieurés ruraux ont longtemps été situées aux V^e-VI^e siècles ⁵⁵, avant d'être classés dans la catégorie des créations du

XII^e siècle, date de leur apparition dans les sources. Il en est ainsi, par exemple, du petit prieuré insulaire de Saint-Vincent d'Ilay (Jura), dépendance de Gigny au XII^e siècle, mais dont les origines sanclaudiennes remonteraient, selon la légende, au VI^e siècle. Les fouilles archéologiques menées sur ce site ont permis de récrire une histoire des origines toute en nuance, avec des premiers vestiges de la fin du IX^e-X^e siècle, donc plus anciens que les premières mentions dans les sources, mais moins que la tradition ne le colportât ⁵⁶.

Topographie paléomonastique et organisation

- 37 Outre les inestimables renseignements que nous livrent les *Vies* de saints sur le contexte des fondations et les aspirations spirituelles des moines, on y relève également une multitude de mentions sur les constructions et les aménagements que l'on pouvait rencontrer à l'intérieur des monastères ⁵⁷. Ces mentions posent le problème bien connu des différentes interprétations possibles, un même terme pouvant signifier plusieurs espaces en fonction du contexte de son emploi, du lieu et de la période. Aussi, et en complément de l'étude des sources textuelles, ce second grand axe de recherche se propose d'aborder, à travers les données archéologiques, les problèmes d'organisation spatiale des monastères, de la traduction architecturale et monumentale de ses différents composants – espace de vie, espace funéraire, espace de culte, espace de travail, espace de circulation, etc. –, des modes de construction mis en œuvre et des matériaux employés.

Aspects des monastères et cadre de vie

- 38 D'une manière générale, l'aspect des monastères précoces nous échappe totalement en dépit de la projection que l'on peut s'en faire à la lecture des récits hagiographiques. On ne sait pas en particulier si, à cent cinquante ans d'intervalle, il y avait une distinction entre les premiers bâtiments conventuels des Pères du Jura et ceux de Colomban. Plus que la différence d'époque, c'est sur les questions de la permanence de traditions constructives ou la reproduction de schémas traditionnels qu'il faudrait s'orienter. Ainsi, la description de bâtiments en bois dotés d'un étage à Condat nous renverrait à la construction gallo-romaine ; qu'en est-il pour les Irlandais d'Annegray, de Luxeuil et de Fontaine ? Colomban et ses douze disciples, qui ont emporté dans leur exil gaulois leurs usages liturgiques et leurs institutions ecclésiastiques, n'auraient-ils pas cherché à reproduire également, tout du moins en partie, une topographie monastique et un mode d'habitat irlandais ? La fouille menée à l'abbaye d'Hamage, fondation du deuxième quart du VII^e siècle, a révélé des cellules de plan subcirculaire qu'Étienne Louis rapproche prudemment des habitats britanniques ou irlandais ⁵⁸. Le sondage opéré sur la place de la République à Luxeuil en 2005 a mis au jour une structure foyère et des vestiges de trous de poteaux pouvant être interprétés comme un habitat. Toutefois la faible ampleur de la fouille n'a pas permis d'en préciser la densité et la nature : occupation laïque de l'Antiquité tardive ou première cellule monastique mérovingienne ? La reprise des fouilles dans ce secteur devrait répondre à cette interrogation. Cet aspect de la question des bâtiments conventuels peut paraître en contradiction avec les points évoqués précédemment sur la réutilisation des constructions antiques par le monastère de Colomban : ceci démontre bien toute la difficulté de cette problématique et la multiplicité des données archéologiques qu'elle

pourrait recouvrir. Des aspects de la vie quotidienne nous échappent totalement. C'est le cas par exemple des bains qui sont parfois mentionnés dans les règles monastiques, en relation avec l'infirmerie ⁵⁹. L'importance accordée à la propreté corporelle chez les moines irlandais avait-elle conduit à une réutilisation et un entretien des thermes antiques de Luxeuil et de Bobbio ?

- 39 Des bains sont attestés dans les monastères d'hommes comme de femmes, mais d'une manière plus générale, nous ignorons quelles sont les différences ou les points communs entre ces établissements. Et plus encore, nous ignorons tout de ces monastères doubles où vivent ensemble moines et sœurs en un même lieu. Ce phénomène original est une spécificité iro-franque ⁶⁰, comme à Remiremont (Vosges). Est-ce que coexistaient alors deux monastères, isolés ou non par un enclos, des églises particulières ou d'autres communes, des espaces partagés pour le travail, l'étude ? Nous n'avons pas de réponses.
- 40 Ces pistes de recherches ne peuvent pas être traitées sans prendre en compte la question du *claustrum* et de son emprise. À de rares exceptions près ⁶¹, on ne connaît pas les enclos abbatiaux avant le Moyen Âge classique. Seuls quelques textes y font parfois référence comme à Sainte-Croix de Poitiers ⁶² ou à Saint-Césaire d'Arles, où il est dit que les remparts de la ville forment également une limite du monastère. Mais il s'agit ici de fondations urbaines. Dans le cas du monastère, toujours de femmes, de la Balme, les hautes falaises décrites par l'Anonyme ne pouvaient-elles pas remplir ce rôle ⁶³ ? En dépit de premières campagnes de prospection, sa localisation reste inconnue et cette interrogation par conséquent non résolue.
- 41 D'une manière générale, il me semble nécessaire d'engager de véritables études de topographie urbaine et de topographie physique, croisées avec les sources textuelles et iconographiques afin de préciser les limites des enclos abbatiaux médiévaux et modernes et leurs différents dispositifs de portes, tours, fossés et autres chapelles. C'est seulement à partir des données de ce travail qu'une réflexion pourra s'engager sur l'emprise possible des clôtures primitives. Cet aspect de la recherche entraîne un autre : celui de la fixation aux portes du monastère – ou à plus longue distance – d'une population laïque. La présence de familiers, attestée par les sources du haut Moyen Âge ⁶⁴, est, parmi d'autres, à l'origine de ces bourgs monastiques que l'on connaît si peu ⁶⁵. À Luxeuil, des traces d'occupation du haut Moyen Âge découvertes récemment à environ 500 m au nord-ouest du monastère, pourraient être mises en lien avec de l'habitat civil ⁶⁶.

Les caractères monumentaux : lieux de culte et circulations

- 42 Il est un point qui caractérise à la fois les monastères jurassiens et les établissements subvosgiens : leur éloignement des sièges épiscopaux. La distance qui sépare les monastères de la capitale du diocèse peut résulter d'un choix volontaire dans le cas des colombaniens, eu égard à l'indépendance vis-à-vis de l'évêque à laquelle ils aspiraient. C'est moins vrai pour les Jurassiens. Quoi qu'il en soit, cet éloignement aurait entraîné des difficultés pour se procurer les sacrements administrés par l'évêque – comme bénir le saint chrême, consacrer autels et églises ou ordonner les moines clercs. On aurait donc résolu le problème en conférant la dignité épiscopale à l'abbé ⁶⁷. Ces évêques claustraux, qui apparaissent en pays francs au VII^e siècle, ont disparu au VIII^e siècle. Ainsi que le souligne B. de Vregille, il s'agit d'un usage importé des pays celtiques et anglo-saxons et dont la principale zone de diffusion était les Vosges et, dans une

moindre mesure, le Jura, où au moins trois abbés (dont saint Claude) auraient été également évêques. Ce qui nous intéresse ici est de savoir si en nommant un évêque-abbé en son sein, le monastère, comme cadre de vie, aurait pu évoluer vers une topographie épiscopale. On songera notamment à la présence de baptistères dans certains monastères comme à Tours, mais aussi à Saint-Maurice d'Agaune ⁶⁸, où dans ce dernier cas, coïncidence ou pas, on connaît un abbé-évêque. La mission évangélisatrice de Colomban et de ses disciples aurait-elle pu se dispenser du sacrement du baptême ?

- 43 Le constat de la « juxtaposition de sanctuaires divers », pour reprendre l'expression de Paul-Albert Février ⁶⁹, a permis très tôt de faire le rapprochement entre les groupes épiscopaux et les monastères du premier millénaire. L'existence de deux ou de trois églises dans les grands établissements du haut Moyen Âge est quasiment devenue un poncif dans le domaine de l'architecture monastique ⁷⁰. Ce n'est pourtant que récemment que l'on a commencé à distinguer la problématique des églises monastiques doubles de celle des groupes d'églises multiples ⁷¹, de leurs fonctions et de la circulation entre les sanctuaires.
- 44 Le dispositif d'églises doubles – souvent placées respectivement sous les vocables de Saint-Pierre et de Notre-Dame – se rencontre assez fréquemment durant tout le Moyen Âge ⁷², avec d'importantes variantes ⁷³, mais leur genèse demeure encore aujourd'hui largement méconnue. Dans le massif jurassien, seules quelques rares fouilles exhaustives en dévoilent la précocité. C'est le cas des monastères suisses de Saint-Pierre de Môtiers ⁷⁴ (canton de Neuchâtel) et de Romainmôtier ⁷⁵ (canton de Vaud). Ces fouilles ont révélé que le dispositif des deux églises était antérieur à l'époque romane, mais que les édifices n'avaient pas été construits simultanément. Un tel ordonnancement reste totalement ignoré dans nos régions en l'absence de fouilles exhaustives, mais il est pressenti à Saint-Claude, à Luxeuil, au Saint-Mont ou bien encore au monastère de moniales de Château-Chalon. Les exemples les plus tardifs attribuent une fonction paroissiale à l'une des deux églises disposée parallèlement à l'abbatiale – comme à Gigny ou à Château-Chalon –, mais on ignore si cette partition des fonctions recouvre seulement une réalité médiévale ou si elle remonte aux origines d'un dispositif, origines qui demeurent elles-mêmes inconnues.
- 45 La fonction des multiples églises et chapelles, leur place au sein du monastère ou leur rôle dans le cadre de pratiques liturgiques quotidiennes ou lors des temps de fêtes restent également très mal connus pour la période antérieure au XII^e siècle en raison de la rareté des fouilles ou de leur ancienneté ⁷⁶. Même si la fonction funéraire apparaît souvent comme prépondérante pour une des églises, elle semble aussi être diluée dans plusieurs lieux de culte sans que l'on en saisisse obligatoirement le sens. Ici en revanche, il y aurait une distinction majeure entre les monastères d'hommes et de femmes, dans la mesure où l'on suppose généralement que l'église funéraire de ces dernières était à l'extérieur de la clôture ⁷⁷. Le cas de l'église funéraire du monastère de la Balme est significatif, puisque saint Romain souhaite y être inhumé, afin que tous, hommes comme femmes, puissent se rendre sur son tombeau, comme le rapporte Grégoire de Tours ⁷⁸. Ce refus aux femmes de l'accès au monastère – dans l'enceinte duquel se trouvait donc l'église funéraire des moines – est un usage spécifiquement provenço-oriental et relativise fortement l'influence martinienne parfois suggérée dans le monachisme jurassien ⁷⁹. Parallèlement, là où ce même monachisme méditerranéen est plutôt hostile au culte des reliques à finalité thaumaturgique en milieu monastique ⁸⁰, les Pères du Jura ou leurs successeurs directs auraient-ils mis en place

des dispositifs pour la vénération de leurs tombes ? Le récit de Grégoire de Tours en fait écho pour la tombe de Romain, accessible à tous, et la découverte récente du tombeau présumé de Lupicin dans l'église éponyme nous permettra de considérer cette question pour ce dernier ⁸¹.

- 46 Un programme de recherches engagé sur une longue durée permettra de mettre en perspective deux édifices de culte avec leurs tombes saintes : l'église de Saint-Lupicin pour le V^e siècle et l'église Saint-Martin de Luxeuil pour le VII^e siècle. Cette dernière a également été découverte lors d'un sondage archéologique au mois de septembre 2005 ⁸² et a fait l'objet d'une fouille programmée depuis l'été 2008 ⁸³. Selon les sources de la fin du X^e siècle, elle aurait accueilli en 670 le tombeau de saint Valbert, troisième abbé de Luxeuil, dans une crypte aménagée à cet effet ⁸⁴. Cette crypte, ainsi que le rappelle Christian Sapin, est l'une des plus anciennes mentionnées dans les sources en Gaule ⁸⁵. L'étude de ces deux monuments permettrait de considérer un ensemble de questions inhérentes à l'architecture religieuse de l'Antiquité tardive au haut Moyen Âge, aux dispositifs et aménagements liés à la vénération des corps saints et des reliques – crypte, tombeaux, installations liturgiques, etc. – et à l'origine de ces sites, en lien direct avec les pistes de recherches soumises précédemment sur les conditions de l'implantation des monastères. Ainsi, les sondages archéologiques avaient d'ores et déjà permis de proposer plusieurs phases de constructions pour l'église Saint-Martin, mais surtout d'identifier une tombe qui pouvait être antérieure à la fondation du monastère : la fouille de 2008 a confirmé ces hypothèses. On repensera alors au prêtre Winioc, mentionné par Jonas de Bobbio, et à l'hypothèse d'une paroisse primitive à Luxeuil.
- 47 La recherche menée sur l'église Saint-Martin permettra également d'alimenter une réflexion sur les circulations en milieu monastique, puisqu'on relève dans les sources la mention d'une galerie reliant l'église funéraire Saint-Martin à l'abbatiale Saint-Pierre. Cette galerie aurait été restaurée par le grand abbé constructeur Anségise, entre 817 et 823, avant son départ à Fontenelle-Saint-Wandrille ⁸⁶. Ce dispositif n'est évidemment pas sans évoquer les incontournables *longaniae* de Saint-Riquier ⁸⁷ ou bien encore les deux corridors du IX^e siècle de San Vincenzo al Volturno en Italie, dont l'un, long d'environ 90 m, reliait Saint-Vincent Majeur à Saint-Vincent Mineur ⁸⁸. On pourra surtout faire le rapprochement avec la galerie dite du grand cloître de Saint-Claude, de la première moitié du XI^e siècle, en partie fouillée et étudiée ⁸⁹. Celle-ci, longue de 110 m à l'origine, desservait l'église funéraire Saint-Oyend depuis l'église abbatiale, par l'intermédiaire du cloître à la fin du Moyen Âge. Les processions lui accordaient une fonction liturgique associée à une fonction mémorielle forte qu'induisait la présence de tombes privilégiées le long du mur nord. La galerie carolingienne de Luxeuil recouvrait-elle des fonctions semblables ?

La question des bâtiments claustraux et de la standardisation bénédictine

- 48 À l'image de l'absence d'une normalisation des règles monastiques avant le IX^e siècle, le peu que l'on connaisse de l'organisation des premiers monastères laisse apparaître qu'il n'y aurait pas d'organisation type. Tout du moins, il n'y aurait pas une organisation déclinée à partir d'un modèle, comme ce fut le cas à partir des X^e-XI^e siècles avec la généralisation du carré claustral, accomplissement architectural de l'organisation communautaire. La *Vie des Pères du Jura*, et en particulier celle de saint Oyend, nous est précieuse puisqu'elle nous apprend qu'à la faveur d'un incendie, qui a ravagé le

monastère à la fin du V^e-début du VI^e siècle, l'abbé Oyend avait engagé de nouvelles constructions plus adaptées à la vie communautaire, notamment un réfectoire ou un dortoir en remplacement des anciennes cellules. Rappelons, comme le développe A. de Vogüé, que le passage de la cellule au dortoir est l'une des grandes transformations du monachisme occidental⁹⁰. Pour autant, on ignore tout de la disposition de ces bâtiments, pas plus que l'on ne sait si l'on est en présence ici des prémisses, fort précoces pour le coup, d'une organisation claustrale. Et qu'en est-il de l'*atrium* mentionné dans la *Vie des Pères du Jura* comme dans la *Vie de Colomban* ? : simple délimitation spatiale à l'intérieur du monastère, enclos funéraire ou dispositif architectural⁹¹ ? Une cour entourée de portiques, comme on en connaît dans l'architecture épiscopale paléochrétienne, contrasterait singulièrement avec la description des cabanes et autres huttes qui accueilleraient les premiers moines. La question que l'on doit se poser – même si elle n'est pas nouvelle⁹² – est de savoir si une construction de ce type, si elle était reconnue, participe à la genèse du cloître architectural médiéval, ou si elle reflète l'adoption de constructions (civiles ?) romaines dans le monastère, les deux réponses n'étant pas contradictoires. Cet aspect de la problématique rejoint les points abordés auparavant sur les conditions de l'implantation du monastère de Luxeuil dans une agglomération antique et un *castrum* tardo-antique.

- 49 Le modèle du cloître carolingien et des bâtiments claustraux, tel qu'on le connaît désormais dans les grandes abbayes impériales⁹³, parfois en bois comme sur la Reichenau, va se généraliser à partir du célèbre plan de Saint-Gall⁹⁴. Les monastères carolingiens de Baume-les-Messieurs et de Gigny, dont la vie communautaire est bien attestée par des usages qui vont se transmettre à Cluny, auraient-ils présenté une sorte de modèle ou fait office de référentiel pour les abbés Bernon et Odon dans leur conception du Cluny des origines ? Les liens forts qui unissaient les établissements jurassiens à leur glorieuse fille bourguignonne jusqu'au XI^e siècle autorisent ce champ de la recherche, qui existe déjà sur les rapports entre l'architecture de l'abbatiale de Gigny et celle de Cluny II⁹⁵. Rappelons qu'à l'exception de travaux ponctuels engagés sur les abbayes, aucune étude archéologique n'a jamais porté sur les abbayes de Gigny et de Baume-les-Messieurs. L'état de conservation des bâtiments conventuels laisse entrevoir un potentiel important encore inexploité, notamment par le biais des méthodes d'analyse de l'archéologie du bâti. Et si le carré claustral de Gigny a disparu, il est fort vraisemblable que des constructions médiévales ont été englobées dans le bâti contemporain, comme le suggère le parcellaire. L'étude d'archéologie du bâti engagée sur l'abbatiale Saint-Pierre de Baume-les-Messieurs permet d'ores et déjà de proposer une nouvelle lecture du chevet et d'identifier les vestiges d'une chapelle mariale greffée sur le bras du transept sud⁹⁶. Ce dispositif, dont on connaît mal les origines, sera voué à un grand succès dans le monde clunisien et au-delà⁹⁷. On s'interrogera sur la place de cette chapelle baumoise – dont la chronologie et le parti architectural restent à définir – dans le processus de diffusion des chapelles mariales associées au chapitre et/ou aux infirmeries.

Les moyens mis en œuvre et les outils

- 50 Mon projet de recherches, que j'ai tenté d'exposer dans ces pages, s'articule donc autour de deux axes principaux :

- 51 • le premier porte sur une approche globale des monastères du premier millénaire dans leurs environnements historiques, archéologiques et physiques, afin de déterminer dans quelle mesure ces fondations relèvent d'une politique volontariste de construction de l'espace ;
- 52 • le second axe de recherche reste en lien avec la notion de l'espace, mais à une micro-échelle, qui est celle du monastère comme cadre de vie. Il s'agit alors de comprendre les rapports qui furent établis entre des dispositifs architecturaux et des choix constructifs, et les nécessités de la vie quotidienne, du respect des règles, des usages ou des coutumes, de la prière et de la dévotion.
- 53 Pour réaliser ce projet, le Centre-Est de la France offre un champ d'investigations de choix en présentant plusieurs formes de vie monastique aux fondements différents, permettant ainsi d'ouvrir d'importants volets de comparaisons pour une période allant de l'Antiquité tardive jusqu'à l'aube des siècles romans.

Dynamique de la recherche

- 54 Un pan totalement nouveau de la recherche se trouverait ouvert par l'étude archéologique des monastères jurassiens, colombaniens et « pré-clunisiens ». C'est également un travail que j'ai entrepris depuis quelques années et qui pourra être amplifié, pérennisé et institutionnalisé par le CNRS.
- 55 Cette recherche s'inscrit alors dans une nouvelle dynamique à laquelle participent déjà, à leur échelle, mes travaux actuels. Ainsi, dans la perspective de la commémoration de la fondation de Cluny en 2010, d'importantes fouilles pluriannuelles ont été engagées à Cluny⁹⁸. Nos recherches, d'ores et déjà programmées pour 2009 sur Baume-les-Messieurs et Gigny, accompagneront ce mouvement : il s'agit à la fois d'une campagne de sondages dans les chœurs des abbayes en collaboration avec Christian Sapin, et de la poursuite de l'étude d'archéologie du bâti sur Baume avec Éliane Vergnolle. Mes travaux prennent également place dans une réflexion globale sur le monachisme du haut Moyen Âge, à laquelle participent historiens, historiens de l'art et archéologues, à l'initiative de l'université de Nice (CEPAM) et qui est concomitante de la reprise des fouilles sur l'île de Lérins par Yann Codou. Il en est de même avec le groupe de recherche qui va prochainement être rassemblé dans le cadre du projet ANR hébergé par l'UMR ARTEHIS (Dijon) et codirigé par Christian Sapin et Pascale Chevalier, portant sur les premiers monuments chrétiens (IV^e-X^e siècle) en France et s'inscrivant dans un projet européen.
- 56 De grands chantiers reprennent donc depuis quelques années, à des rythmes et à des ampleurs différents en fonction d'une multitude de données spécifiques à chaque projet – disponibilité, financement, équipe, etc. En France c'est le cas du monastère de saint Martin à Marmoutiers porté par Élisabeth Lorans (université de Tours), de Ligugé réexaminé par Brigitte Boissavit-Camus (université de Nanterre) ou encore du chantier de l'abbaye de moniales de Saint-André-le-Haut à Vienne, ouvert par Anne Baud et Isabelle Parron (université de Lyon II). Par ricochet, la découverte de la cathédrale paléochrétienne d'Arles permettra à Marc Heijmans (CNRS - UMR 6573 - CCJ) de documenter le monastère de Saint-Césaire. Dans les Vosges, ce sont les fouilles anciennes du Saint-Mont qui pourraient prochainement être réexaminées par Charles Kraemer (université de Nancy). Et les fouilles exemplaires menées à San Vincenzo al Volturno en Italie par Federico Marazzi (université de Naples) et à Saint-Maurice d'Agaune en Suisse par

Alessandra Antonini (société TERA), nous rappellent le chemin qu'il nous reste à parcourir pour parvenir à une bonne connaissance de tels ensembles. En particulier, l'un des axiomes de cette recherche est qu'elle ne peut s'inscrire que sur le long terme avec des équipes constituées. Ainsi, le renouveau de l'archéologie monastique en France aujourd'hui serait à l'image de ce que furent les recherches archéologiques en Europe et en France sur les groupes épiscopaux paléochrétiens et médiévaux à partir des années 1970 – comme à Genève, Lyon, Grenoble, Rouen, Nevers, Fréjus, Barcelone, etc.

- 57 La diversité des monastères du Centre-Est de la France et leur intérêt déjà avéré justifieraient leur place dans cette nouvelle dynamique qui s'engage.

Projets et calendrier

- 58 L'application et le développement de ce programme nécessitent en premier lieu l'élaboration d'un corpus de sites, ouvert à l'ensemble des monastères, dont la recherche historique présume ou a présumé une fondation remontant au premier millénaire.
- 59 Les entrées principales seront :
- 60 • le récolement de la bibliographie ;
- 61 • le pointage des archives et des sources imprimées ;
- 62 • l'examen des données archéologiques – fouilles, sondages, découvertes fortuites. Il s'avère, en effet, que le rapprochement entre les données archéologiques, souvent fortuites à l'occasion de travaux divers, et la problématique historique posée ici, n'a jamais été fait sur une grande échelle ;
- 63 • l'examen des données physiques et cartographiques – voirie, réseau hydrographique, ressources géologiques.
- 64 Le corpus devra être enrichi par des campagnes de :
- 65 • prospections. Les prospections pédestres engagées depuis quelques années, sur des sites de hauteur par exemple, ont abouti à des résultats souvent inattendus. Leur généralisation, sur la base notamment de la reconnaissance de voies anciennes, d'indices toponymiques – avec toutes les réserves nécessaires –, laisse entrevoir une réelle redéfinition des zones anciennement occupées. Parmi les sites à prospector, on portera un intérêt particulier au secteur présumé du monastère de moniales de la Balme. Les recherches engagées depuis deux ans n'ont pas encore permis de localiser cet établissement de moniales en dépit de premiers indices : céramique, vases en pierre ollaire, scories de métallurgie. La topographie de montagne et le couvert forestier important complexifient énormément la lecture du paysage. Dans ce cas précis, j'envisage d'établir des partenariats – DRAC, ONF, communauté de communes, etc. – afin de mettre en place une campagne de télédétection par laser aéroporté (LIDAR). Cette méthode, qui a déjà fait ses preuves en archéologie, permet de repérer des structures – voies, fossés, talus, etc. – sous les arbres avec une grande précision ;
- 66 • carottage palynologique avec datation C¹⁴. Les prospections pourraient être amendées par des carottages palynologiques réalisés dans des milieux humides et croisées avec des datations C¹⁴. Cette démarche poursuivrait une collaboration déjà engagée en 2006 avec Émilie Gauthier – université de Franche-Comté/Laboratoire de chrono-écologie UMR 6565 du CNRS – sur le lac de l'Abbaye (Jura), où un établissement de chanoines

Augustins est bien connu par les sources à partir de 1170, mais où la tradition fait remonter au début du VI^e siècle la fondation d'un monastère de vingt moines. Ce premier site, qui avait valeur de site test, a livré un diagramme palynologique présentant des taxons de seigle avant l'an Mil. L'abondance des milieux humides (lacs, marais et tourbières) dans les régions visées par mon étude, permettrait de généraliser ce mode d'approche, complémentaire des précédents – les lacs jurassiens apparaissent comme des sites de prédilection pour les établissements monastiques :

- 67 • sondages ponctuels ou plus systématiques. Sur la base des indices donnés par les précédentes approches, des sondages complémentaires devraient être ouverts afin de confirmer la présence de vestiges et d'établir le potentiel archéologique des sites.
- 68 L'ampleur de ce travail et les moyens nécessaires à sa réalisation, en terme de temps et de financements – analyses, prestations externes, etc. –, équivaldraient à deux programmations quadriannuelles. À terme, cette programmation devrait alimenter une réflexion autour des questions posées dans le premier axe de recherches sur les conditions d'implantation des premiers monastères, leurs modalités et leur diffusion.
- 69 Le second axe de recherches devra être nourri par l'exploitation de nouvelles sources d'informations, qui, dans le cadre d'une recherche archéologique, passent par l'ouverture de chantiers de fouilles.
- 70 La principale difficulté est de distinguer où il serait nécessaire de fouiller en fonction des problématiques évoquées et où il serait possible de le faire aujourd'hui ou de l'envisager pour demain. On ne connaît que trop la complexité que représentent le montage d'une opération de fouilles, programmées de surcroît, et les divers aléas qui peuvent à tout moment contredire un projet. Un programme de cet ordre ne peut être mis en œuvre qu'en concertation et en relation étroite avec le ministère de la Culture et les Services de l'archéologie.
- 71 Néanmoins, et à ce jour, deux sites clefs, que j'ai évoqués dans le développement de mon programme, feront l'objet d'une fouille. Il s'agit de celui de l'église Saint-Martin à Luxeuil et de l'église de Saint-Lupicin. Dans le second cas, la découverte probable du tombeau de saint Lupicin et la dynamique régionale, engendrée par les études archéologiques sur Saint-Claude et leur valorisation dans un musée de site, ont conduit la municipalité et l'affectataire des lieux à envisager une extension des fouilles. Dans les deux exemples, il s'agit, comme je l'ai exposé plus haut, d'étudier les rapports entre un édifice religieux et une tombe sainte aux V^e et au VII^e siècle, et l'évolution de ces rapports durant le Moyen Âge. Le calendrier de ces recherches est subordonné à la fois aux contingences des travaux, mais aussi à celles des politiques locales.
- 72 Outre ces aspects, que je souhaite traiter prioritairement en raison des circonstances évoquées, ma recherche doit impérativement sortir de l'église pour s'intéresser aux bâtiments conventuels. Plusieurs opportunités s'offrent à nous. La première intéresse l'abbaye de Baume-les-Messieurs, dont des projets récurrents de mise en valeur permettraient de se pencher sur la question des bâtiments claustraux à travers l'analyse du bâti. Une première approche, extrêmement formelle, avait déjà révélé l'existence de maçonneries romanes dans l'ancien réfectoire par exemple. Mais il s'agira également de poursuivre l'étude de l'église et surtout d'envisager celle de la chapelle mariale, dont les parties les mieux conservées sont situées dans une cave privée.

- 73 Concernant les premiers bâtiments conventuels, ce sont encore trois projets qui pourraient être envisagés à moyen ou à long terme. Le premier est lié à la possible extension du nouveau « musée de l'Abbaye » à Saint-Claude. Les fouilles, que j'ai conduites durant plusieurs années sur ce site, ont révélé des vestiges fugaces, mais néanmoins bien présents, de constructions antérieures à l'an Mil : bâtiments sur poteaux, atelier de métallurgie, écuries (?), structures en négatifs diverses. La poursuite des fouilles dans la propriété voisine du musée doublerait la surface d'investigation.
- 74 À Luxeuil, les travaux de conservation du cloître gothique, qui seront entrepris dans les années à venir, n'entraîneront peut-être pas de dommages au sous-sol – une reprise des fondations sur micropieux est parfois envisagée –, mais ils nous offriraient une occasion rare d'ouvrir une fouille avant la mise en valeur. Il s'agirait ici d'étudier la réutilisation et la transformation d'un bâtiment monumental public antique par le monastère du haut Moyen Âge, comme les résultats du sondage que j'ai mené en 2006 le laissent supposer.
- 75 Enfin le site d'Annegray, première fondation de Colomban sur le continent, pourrait faire l'objet d'une reprise de fouilles. Les premières « recherches » engagées entre 1956 et 1958 par G. Cugnier ont confirmé l'occupation mérovingienne du site (présence de sarcophages), mais sans toucher aux structures anciennes. C'est donc un site de pleine campagne, où tout reste à faire, et qui est actuellement la propriété, pour partie, d'une association vouée à promouvoir l'action historique de Colomban et de ses disciples – à travers des rencontres, publications, etc. Aujourd'hui l'association permettrait de nouvelles recherches.

Valorisation de la recherche

- 76 Il est encore un autre aspect en lien avec le travail de chercheur et que je souhaite développer dans le cadre d'une activité au CNRS : il s'agit de la valorisation de la recherche. Je n'entends pas, par là, la diffusion scientifique des résultats, évidemment complémentaire de l'activité de chercheur, mais de la transmission des résultats de la recherche sous la forme d'expositions, de publications vulgarisées, de communications et, lorsque cela est possible, de mise en valeur des vestiges. L'expérience que j'ai acquise grâce aux travaux à Saint-Claude et aux projets envisagés par les acteurs locaux (élus, associations), à Luxeuil ou à Saint-Lupicin, m'a convaincu de la nécessité de travailler dans ce sens. Une restitution au public des travaux de recherches, lorsque le champ d'investigation s'y prête, est la garantie de la pérennisation de l'acquis des connaissances et d'un plus large soutien aux recherches archéologiques, et parfois même aux financements des opérations.

NOTES

1. *La recherche archéologique en France. Bilan 1990-1994 et Programmation du Conseil national de la recherche archéologique*, 1997, Paris, p. 387.

2. C. SAPIN (dir.), *Archéologie et architecture d'un site monastique. 10 ans de recherches archéologiques à l'abbaye Saint-Germain d'Auxerre*, Paris, 2000.
3. M. FIXOT et J.-P. PELLETIER, *Saint-Victor de Marseille. De la basilique paléochrétienne à l'abbatiale médiévale*, Marseille, 2004.
4. M. WYSS (dir.), *Atlas historique de Saint-Denis, des origines au XVIII^e siècle*, Paris, 1996.
5. M. FIXOT, J.-P. PELLETIER et G. BARRUOL, *Ganagobie. Mille ans d'un monastère en Provence*, Salagon, 1996.
6. É. LOUIS, « *Sorores ac fratres in Hamatico degentes*. Naissance, évolution et disparition d'une abbaye au haut Moyen Âge : Hamage (France, Nord) », *De la Meuse à l'Ardenne*, 29 (1999).
7. Comme les recherches sur Saint-Victor de Marseille débutées en 1963.
8. Parmi les artisans de cette recherche, les mauristes de la seconde moitié du XVII^e siècle et du début du XVIII^e siècle, comme dom Jean Mabillon et dom Edmond Martène, font figure de précurseurs.
9. L'un des ouvrages de référence sur cette question, notamment pour la cartographie, et en dépit de sa date de parution déjà ancienne, reste : F. PRINZ, *Frühes Mönchtum im Frankreich*, Munich/Vienne, 1965.
10. B. SAINT-JEAN VITUS, « "Palais des hôtes" ou bâtiments laïcs aux marges des abbayes, VIII^e-X^e siècle. Comparaisons et évolutions des sites jusqu'aux XI^e-XII^e siècles. À propos de la fouille au 12 rue Saint-Genest à Nevers », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 11 (2007), p. 135-144 [<http://cem.revues.org/index1110.html>].
11. F. DE RUBEIS et F. MARAZZI (dir.), *Monasteri in Europa occidentale, secoli VIII-XI: topografia e strutture*, Rome, 2008.
12. On se reportera notamment à l'article de M. HERITY, « Les premiers ermitages et monastères en Irlande, 400-700 », *Cahiers de Civilisation Médiévale*, 3 (1993), p. 219-361.
13. R. CRAMP, *Wearmouth and Jarrow monastic sites*, t. 1, English Heritage, 2005.
14. Pour une approche générale et synthétique de l'archéologie monastique en Grande-Bretagne et en Irlande, on pourra consulter l'ouvrage de M. ASTON, *Monasteries in the landscape*, Gloucestershire, 2000.
15. G. CANTINO WATAGHIN, « Archeologia dei monasteri. L'altomedioevo », in *I Congresso Nazionale di Archeologia Medievale*, Florence, 1997, p. 265-268.
16. On retiendra principalement : G. MOYSE, *Les origines du monachisme dans le diocèse de Besançon (V^e-X^e siècle)*, Paris, 1973 ; *Id.*, « À propos de Saint-Imier en 884 : le Jura septentrional dans la perspective du monachisme occidental avant l'an mille », *Société jurassienne d'Émulation*, 1984, p. 9-38 ; *Id.*, « L'essaimage colombanien, un moment de l'histoire européenne », in *Quatorzième centenaire de la fondation de l'abbaye de Luxeuil par saint Colomban (590-1990)*, Luxeuil, 2000, p. 40-74 ; *Id.*, « Les Pères du Jura. Une "préhistoire" monastique pour Romainmôtier ? », in J.-D. MOREROD (dir.), *Romainmôtier. Histoire de l'abbaye*, Lausanne, 2001, p. 13-24.
17. A. DE VOGÜÉ, *Histoire littéraire du mouvement monastique dans l'Antiquité*, t. 8, Paris, 2003. Cet ouvrage, qui arrive à la suite d'une longue série, accorde une large part au récit de la *Vie des Pères du Jura* en y consacrant quatre-vingt-huit pages, et rappelle, à nouveau, l'apport fondamental de cette œuvre au monachisme occidental de l'Antiquité tardive.
18. F. MARTINE, *Vie des Pères du Jura*, Paris, 1968, rééd. 2004 (Sources chrétiennes, 142). Désormais abrégée VPJ.
19. B. DE VREGILLE, « Les origines chrétiennes et le haut Moyen Âge », in C. FOHLEN, (dir.), *Histoire de Besançon*, Paris, 1964, p. 145-321.
20. I. ROSÉ, *Construire une société seigneuriale. Itinéraire et ecclésiologie de l'abbé Odon de Cluny (fin IX^e-milieu du X^e siècle)*. Turnhout, 2008 (Collection d'études médiévales de Nice, 8).
21. Sur cet historien, issu d'une grande famille bisontine et à l'origine d'un important travail sur l'abbaye de Saint-Claude, on se reportera aux actes des journées d'études du groupe de

recherches Chifflet : P. DELSALLE et L. DELOBETTE (dir.), *Autour des Chifflet : aux origines de l'érudition en Franche-Comté*, Besançon, 2007.

22. J. DOYEN DE TRÉVILLERS, *Sequania monastica. Dictionnaire des abbayes, prieurés, couvents... de Franche-Comté et du diocèse de Besançon antérieurs à 1790 et Premier supplément*, Vesoul, 1950-1955.

23. *Vie des saints de Franche-Comté*, par les professeurs du collège Saint-François-Xavier de Besançon, Besançon, 1854-1856, 4 vol.

24. Pour les monastères jurassiens, citons seulement : Abbé DE FERROUL-MONTGAILLARD, *Histoire de l'abbaye de Saint-Claude*, 2 vol., Lons-le-Saunier, 1854 et dom P. BENOÎT, *Histoire de l'Abbaye et de la Terre de Saint-Claude*, 2 vol., Montreuil-sur-Mer, 1890-1892 ; sur les fondations colombariennes : J. ROUSSEL (abbé), *Saint Colomban et l'épopée colombarienne*, Baume-les-Dames, 2 vol., 1941-1942 ; sur Gigny : B. GASPARD, *Histoire de Gigny et Supplément*, Lons-le-Saunier, 1843-1858 (rééd. 2004).

25. Sur la datation du récit et l'identité de son auteur : A. de VOGÜÉ, *Histoire littéraire...*, op. cit., p. 123-129.

26. Sur l'origine des Pères du Jura, leur vocation et leur formation : A. DUBREUCQ et C. LAURENSON-ROSAZ, « De l'ermitage au monastère : aux origines de l'espace monastique en Gaule à partir de deux exemples : Burgondie et l'Auvergne (fin V^e-début VIII^e siècle) », *Hortus artium medievalium*, 9 (2003), p. 279-294.

27. L'historiographie ancienne voyait dans l'abbaye d'Ainay l'établissement où Romain a été formé. Les recherches les plus récentes accréditent désormais le monastère de l'Île-Barbe sur la Saône, dont la fondation remonterait au début du V^e siècle ; cf. M. RUBELLIN, *Église et société chrétienne d'Agobard à Valdès*, Lyon, 2003, p. 265-270.

28. G. MOYSE, *Les origines...*, op. cit. p. 63-64.

29. A. DE VOGÜÉ, *Aux sources du monachisme colombarien : Jonas de Bobbio, Vie de saint Colomban et de ses disciples*, Bégrolles-en-Mauges, 1988.

30. Conservé à la BnF, ms. lat. 9427.

31. P. RICHÉ, « Les conséquences spirituelles et culturelles de l'action de saint Colomban », in *Quatorzième centenaire...*, op. cit., p. 117 ; R. MAC KITTERICK, « The scriptoria of merovingian Gaul : a survey of the evidence », in H. B. CLARKE et M. BRENNAN (éd.), *Colombus and the merovingian monasticism*, Oxford, 1981, p. 184-189.

32. G. MOYSE, « L'essaimage colombarien... », op. cit., p. 40-74.

33. A. DE VOGÜÉ, *La Règle du Maître*, t. 1, p. 158-161 et 169-172.

34. Lors de deux sondages dans la cathédrale, en 1990 et 1995, puis à l'occasion des fouilles sur le site de l'ancien palais abbatial en 2002-2003.

35. Sur cette question, on se reportera aux hypothèses de G. MOYSE, *Les origines...*, op. cit. p. 174-175.

36. S. BULLY, avec la coll. de C. GASTON, « Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône), deuxième campagne de diagnostic archéologique des places du centre ancien », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 11 (2007), p. 55-56 [<http://cem.revues.org/index1213.html>].

37. *Ibid.*, p. 53.

38. Voir à ce propos, J. LE MAHO, « Aux origines du paysage ecclésial de la Haute-Normandie : la réutilisation funéraire des édifices antiques à l'époque mérovingienne », in A. ALDUC-LE BAGOUSSE (dir.), *Inhumations et édifices religieux au Moyen Âge entre Loire et Seine*, Caen, 2004, p. 47-62 ; Y. JEANNIN, « Églises rurales comtoises fondées sur des constructions romaines », in *Burgondes, Alamans, Francs, Romains dans l'Est de la France, le Sud-Ouest de l'Allemagne et la Suisse, V^e-VII^e siècle apr. J.-C.*, Besançon, 2003, p. 95-110.

39. G.-R. DELAHAYE et P. PERRIN, « Jouarre. Église funéraire Saint-Paul », in *Premiers monuments chrétiens de la Gaule*, t. 3, Paris, 1998, p. 188.

40. C. KRAEMER, « Le Saint-Mont : première implantation monastique en Lorraine (Essai d'une topographie historique) », *Archéologie médiévale*, 19 (1989), p. 57-80.

41. R. TOURNIER, « L'ancienne abbatale Saint-Paul de Besançon », *Bulletin monumental*, 112 (1954), p. 167-190 ; *Id.*, « Les églises du VII^e au XI^e siècle de l'ancienne abbaye Saint-Paul de Besançon », in *118^e Congrès archéologique : Franche-Comté*, Paris, 1960, p. 30-35.
42. Étude en cours (sous la direction de C. Munier) ; on se reportera aux notices publiées dans la revue *Archéopage* [http://www.inrap.fr/archeologie-preventive/Sites_archeologiques/p-476-College_Lumiere_1_.htm] ; C. MUNIER et C. GASTON, « La *domus* du collège Lumière ou maison au Neptune », in *De Vesontio à Besançon*, catalogue d'exposition, Besançon, 2006, p. 96-99.
43. Et, à ce jour, aucune trace d'occupation gallo-romaine n'a été observée sur les sites de Saint-Lupicin et de la Balme.
44. La bibliographie sur cette question est extrêmement mince, les études se contentant de traiter la question des circulations en plaine et en rebords de plateaux, à de rares exceptions près. Par exemple : Y. JEANNIN, « Voies à ornières dans le Jura », *Archéologie médiévale*, 2 (1972), p. 133-184.
45. G. MOYSE, *Les origines...*, *op. cit.*, p. 54-55.
46. G. COUTAZ, « Romainmôtier ou la succession de deux vagues de l'élan missionnaire (V^e-VII^e siècle) », in J.-D. MOREROD (dir.), *Romainmôtier...*, *op. cit.*, 2001, p. 36.
47. D. BILLOIN, « Un atelier métallurgique du haut Moyen Âge à Pratz (Jura), le Curtillet (VII^e siècle) », in *Burgondes, Alamans...*, *op. cit.*, p. 255-265.
48. L. ESCHENLOHR et al., *Develier-Courtételle, un habitat rural mérovingien. Métallurgie du fer et mobilier métallique*, Porrentruy, 2007 ; *Id.*, « Develier-Courtételle (Jura). Une activité préindustrielle : le travail du fer », *Helvetia archaeologica*, 118/119 (1999), p. 73-87.
49. G. MOYSE, *Les origines...*, *op. cit.*, p. 199 et « L'essaimage colombanien... », *op. cit.*, p. 40-74
50. Sur cette question : S. BULLY et J.-L. MORDEFROID, « De saint Désiré à saint Claude (v. 400-v. 700) : les premières communautés chrétiennes du Jura – Notes, documents et perspectives de recherche », in M.-P. ROTHÉ (dir.), *Carte archéologique de la Gaule. Département du Jura*, 2001, p. 178.
51. Il ne fait cependant aucun doute que la précision numéraire de Grégoire de Tours repose sur l'exaltation de vertus apostoliques ; *VPJ*, 16, p. 259.
52. *Liber vitae Patrum*, in *VPJ*, 3, p. 455-457.
53. H.-R. SENNHAUSER, « St-Ursanne. Archäologische Untersuchung der Kirche St-Pierre », *Archéologie suisse*, 10/2 (1987), p. 91-96.
54. G. MOYSE, *Les origines...*, *op. cit.*, p. 94-95.
55. J. DOYEN DE TRÉVILLERS, *Sequania monastica...*, *op. cit.*
56. J.-L. MORDEFROID et S. BULLY, « Prieuré Saint-Vincent d'Ilay, la Chaux-du-Dombief, X^e-XV^e siècle », *Éclats d'histoire. 25 000 ans d'archéologie. 10 ans d'archéologie en Franche-Comté*, Besançon, 1995, p. 356-360.
57. Sur ce sujet souvent abordé, on retiendra particulièrement l'article de P. BONNERUE, « Éléments de topographie historique dans les Règles monastiques occidentales », *Studia monastica*, 37/1 (1995), p. 57-77.
58. É. LOUIS, « *Sorores ac fratres*, *op. cit.*, p. 23.
59. P. BONNERUE, « Éléments de topographie... », *op. cit.*, p. 68.
60. A. DE MAILLÉ (Marquise), *Les cryptes de Jouarre. Plans et relevés de P. Rousseau*, Paris, 1971, p. 13-57.
61. Comme à Hamage ; É. LOUIS, « *Sorores ac fratres...* », *op. cit.*
62. J. BIARNE, « L'espace du monachisme gaulois au temps de Grégoire de Tours », in *Grégoire de Tours et l'espace gaulois*, Tours, 1997, p. 132.
63. *VPJ*, 25, p. 267.
64. Des *famuli* sont attestés pour le monastère luxovien de Cusance, qui n'aurait compté pourtant qu'une trentaine de moines à l'époque mérovingienne ; G. MOYSE, *Les origines...*, *op. cit.*, p. 98-99.

65. À l'exception notable de Saint-Denis depuis le développement conséquent des recherches archéologiques ; M. WYSS (dir.), *Atlas historique...*, op. cit.
66. Quartier du Chatigny ; ces informations, encore inédites, livrées par un diagnostic archéologique, m'ont été transmises par C. Card (INRAP).
67. Cette hypothèse a été savamment avancée par B. de Vregille dans son étude sur saint Claude : « Une histoire très obscure », in *Saint Claude. Vie et présence*, Besançon, p. 63 - 67.
68. Le baptistère est connu depuis les fouilles anciennes, mais les révisions de fouilles engagées par A. Antonini situent désormais sa construction à la fin du IV^e siècle et son maintien jusqu'aux VIII^e-IX^e siècles.
69. P.-A. FÉVRIER, « Notes sur les monastères provençaux à l'époque carolingienne », *Provence historique*, 1973, p. 287.
70. J. HUBERT, *L'Europe des invasions*, Paris, 1967, p. 64.
71. Y. CODOU et M. FIXOT, « Églises doubles et familles d'églises en Provence », *Antiquité tardive*, 4 (1996), Paris, p. 196-210.
72. La question est généralement abordée dans le contexte topographique des prieurés-cures ; sur ce sujet : J.-F. REYNAUD (dir.), *Espaces monastiques ruraux en Rhône-Alpes*, Lyon, 2002 (DARA, 23), p. 53-56 ; C. SAPIN (dir.), *Les prémices de l'art roman*, Auxerre, 1999, p. 81.
73. En particulier sur la distance séparant les églises, sur l'existence ou non d'un lien architectural entre elles, sur leurs situations vis-à-vis d'une clôture et sur leurs fonctions respectives.
74. J. BUJARD, « Les églises doubles du prieuré Saint-Pierre de Vautravers à Môtiers », in *Mélanges d'Antiquité tardive. Studiola in honorem Noël Duval*, Turnhout, 2004, p. 127 - 136.
75. H.-R. SENNHAUSER, « Quelques remarques concernant les premières églises de Romainmôtier et de Payerne », in *Saint-Philibert de Tournus. Histoire, archéologie, art*, Tournus, 1995, p. 285-296 ; K. KRÜGER, « Romainmôtier », *Dossiers d'archéologie*, 275 (2002), p. 96-99 ; P. EGGENBERGER, J. SAROTT et P. JATON, « Romainmôtier. District d'Orbe. Couvent clunisien – Fouilles dans l'angle sud-est du cloître », in *Chronique archéologique*, Canton de Vaud, Lausanne, 1997, p. 111.
76. On pourra se reporter aux travaux déjà anciens menés sur Nivelles : J. MERTENS, « Recherches archéologiques dans l'abbaye mérovingienne de Nivelles », *Archeologia Belgica*, 62 (1962), p. 89-113.
77. Comme à la Balme et à Saint-Césaire d'Arles.
78. LVP, in VPJ, 6, p. 461.
79. M. H. J. SMITH, « L'accès des femmes aux saintes reliques durant le haut Moyen Âge », *Médiévales*, 40 (2001), p. 83-100.
80. M. H. J. SMITH, « L'accès... », *ibid.*, p. 87-88.
81. La découverte dans un sondage de cette tombe monumentale, chambre funéraire maçonnée renfermant un coffre de bois, remonte au mois de février 2007. La situation de la tombe, sa facture soignée, les dispositifs de mise en valeur et son maintien dans l'église romane postérieure constituent un fort faisceau de présomption pour l'identifier au sépulcre de saint Lupicin. La datation C¹⁴ réalisée par l'institut Rudjer Boskovic de Zagreb donne les résultats suivants : 68,2 % de probabilité 230 AD – 420 AD, 95,4 % de probabilité 130 AD – 540 AD ; S. BULLY et M. ČAUŠEVIĆ-BULLY, « Sondage dans l'église Notre-Dame de Saint-Lupicin (Jura) », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 12, Auxerre, 2008, p. 47-50 [<http://cem.revues.org/index1262.html>].
82. S. BULLY, « Luxeuil-les-Bains (Haute-Saône), « Découverte de l'Église Saint-Martin, place de la République », *Bulletin monumental*, 164/2 (2006), p. 203-206.
83. Voir la notice dans ce bulletin.
84. *Miracula sanctorum Waldeberti et Eustasii*, éd. O. HOLDER-EGGER, *Monumenta Germaniae Historica Scriptores*, XV/2, p. 1174.

85. C. SAPIN, « Archéologie des premières cryptes du haut Moyen Âge en Gaule », *Hortus artium medievalium*, 9 (2003), p. 305.
86. *Gesta sanctorum patrum Fontanellensis cænobii*, XIII, p. 99-100.
87. La bibliographie abondante sur *Centula* renvoie plus particulièrement aux travaux de C. HEITZ, « Architecture et liturgie processionnelle à l'époque préromane », *Revue de l'art*, 24 (1974), p. 30-47 ; *Id.*, *L'architecture religieuse carolingienne*, Paris, 1980, p. 51-62 ; *Id.*, « De Chrodegang à Cluny II, cadre de vie, organisation monastique. Splendeur liturgique », in *Sous la Règle de Saint-Benoît. Structures monastiques et sociétés en France du Moyen Âge à l'époque moderne*, Genève/Paris, 1982, p. 490-497.
88. F. MARAZZI (dir.), *San Vincenzo al Volturno, introduzione ad un cantiere di archeologia medievale*, Istituto Universitario Suor Orsola Benincasa, Naples, 2004.
89. S. BULLY, « Chapelles, dispositifs et pratiques funéraires à l'abbaye de Saint-Claude (Jura-France) », *Hortus artium medievalium*, 10 (2004), p. 143-163.
90. A. DE VOGÜÉ, *La Règle de saint Benoît*, t. 5, Paris, 1971, p. 664-687.
91. Sur cette question, on se reportera plus particulièrement à C. BONNET, « Atrium, portique et circulation en Gaule », in C. SAPIN (dir.), *Avant-nefs et espaces d'accueil dans l'église entre le IV^e et le XII^e siècle*, Paris, 2002, p. 24-29 ; et, à partir des sources écrites, à N. GAUTHIER, « Atria et portiques dans les églises de Gaule d'après les sources textuelles », in C. SAPIN (dir.), *Avant-nefs...*, *ibid.*, p. 30-36.
92. Par exemple : J.-P. CAILLET, « Atrium, péristyle et cloître : des réalités si diverses ? », in P. K. KLEIN (dir.), *Der mittelalterliche Kreuzgang. Architektur, Funktion und Programm*, Regensburg, 2004, p. 57-65.
93. H.-R. SENNHAUSER, « Cathédrales et églises abbatiales carolingiennes en Suisse », *Hortus artium medievalium*, 8 (2002), p. 44-45.
94. La bibliographie est abondante sur la question ; on pourra consulter les actes du colloque de Müstair en 1995 : *Wohn- und Wirtschaftsbauten frömmittelalterlicher Klöster*, Zürich, 1996 ; sur ces aspects en France, on se reportera plus particulièrement à l'article de C. Sapin dans les actes du colloque de San Vincenzo al Volturno de 2004, « L'archéologie des premiers monastères en France (V^e-début XI^e siècle), un état des recherches », in F. DE RUBEIS, F. MARAZZI (dir.), *Monasteri in Europa occidentale (secoli (VIII-XI) : topografia e strutture*, Rome, 2008, p. 83-102.
95. C. SAPIN, « L'abbatiale de Gigny », in *Éclats d'histoire...*, *op. cit.*, p. 372-373 ; *Id.*, *Bourgogne romane*, Dijon, 2006, p. 54.
96. S. BULLY, M.-L. BASSI et É. VERGNOLLE, *L'architecture des églises comtoises du XI^e siècle à travers l'archéologie du bâti : l'abbatiale Saint-Pierre de Baume-les-Messieurs*, DFS, Centre de documentation du SRA de Franche-Comté, 2008, 48 p.
97. K. K RÜGER, « Der Zentralbau am Ostflügel des Kreuzgangs in Romainmôtier und die cluniazensische Prozessionsliturgie », *Art et architecture en Suisse*, 56 (2005), p. 26-33.
98. C. SAPIN, « L'abbaye de Cluny (Saône-et-Loire) », *Bulletin du Centre d'études médiévales d'Auxerre*, 11 (2007), p. 13 [<http://cem.revues.org/index1602.html>].

INDEX

Mots-clés : monastère